

XYZ. La revue de la nouvelle

On aurait dit un âne mais elle était trop bête

Guy Cloutier



Numéro 24, hiver–novembre 1990

L'étranger / l'étrangère

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4130ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cloutier, G. (1990). On aurait dit un âne mais elle était trop bête. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (24), 4–16.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

On aurait dit un âne
mais elle était trop bête

Guy Cloutier

à Jacques Frasiak

Tu voudrais bien écrire
Autrement.

Voir naître sous ta main,
Sous tes yeux,

Quelque forme
Qui ne te rappelle rien,

Mais c'est en vain :
Tu es condamné.

Guillevic
Art poétique

« Cathy, on aurait dit un âne, mais elle était trop bête ! On pouvait lui reprocher son caractère irascible ou sa rancune, mais c'était lui faire injure de douter de son intelligence. »

Si c'est Antoine qui le dit, il n'y a rien à ajouter, tu te tais et tu écoutes, comme toujours on écoute quand Antoine parle de ses ânes, « j'en aurais à dire, une vie ne suffirait pas, et pourtant il ne faudrait pas croire que cela a toujours été facile, pendant des années j'ai eu honte, oui, j'ai eu honte », tu te souviens, malgré l'heure, malgré la chaleur humide qui pesait sur cette fin d'après-midi de juin, malgré le vin qu'il avait tenu à partager avec toi, il avait insisté, « goûtez-le, il n'y a pas d'additif, vous ne trouverez pas un vin aussi naturel en Balagne », non ce n'était pas le vin, du reste vous aviez à peine entamé la première bouteille quand il avait commencé à parler de Cathy, « avant de la connaître, les ânes, si vous saviez comme je les ai détestés », c'était irraisonné, il l'admettait, en vieillissant nos peurs d'enfant finissent par se résorber, du moins c'est ce que l'on aime croire jusqu'au jour où on se rend compte qu'elles ont changé d'apparence et qu'elle se sont transformées en

de vieilles rancunes tenaces, et, toi, tu finissais par comprendre à travers ses phrases qu'il ne prenait plus la peine de terminer qu'il n'avait jamais connu le lait de sa mère. Dès sa naissance, on l'avait nourri au lait d'ânesse.

Il avait mis des années avant de pouvoir jeter un regard serein sur cette partie de sa vie. Quant à en parler à quelqu'un... C'était là son secret, le secret de sa vie que pour rien au monde il n'aurait dévoilé à qui que ce fût.

« Vous qui êtes instruit et qui avez vu le monde, vous devez me comprendre, dès ma naissance, j'étais marqué au fer; c'était comme si ma mère avait voulu me convaincre que les rires et les jeux d'enfants, c'étaient pour les autres, moi, je n'y avais pas droit, toute ma vie était tracée d'avance, une bête de somme ! voilà le sort qui m'attendait. Vu de l'extérieur, j'avais l'allure d'un enfant comme les autres, on prétendait même que j'avais les yeux de ma mère, mais je savais qu'en dedans de moi j'étais différent: mon âme était dure et ferme comme une peau d'âne. »

À l'âge où les autres gamins chantaient leurs premiers exploits, le premier saut dans la rivière depuis le pont génois, la première descente en vélo de la ruelle du quartier d'en-bas, bride abattue dans les marches, au risque de perdre l'équilibre et de se fracasser le crâne contre un mur de pierres ou, pire, de percuter de plein fouet contre une voiture, à la croisée de la route départementale, ou alors le premier chapardage, à la barbe même de son chien de garde, imaginez ! les prunes du juge Peretti, des mirabelles qu'il préférerait laisser pourrir dans l'arbre plutôt que de les céder à la coopérative, « il est hors de question que les prunes de la justice servent à entretenir l'alcoolisme de nos paysans », autant d'exploits réels ou imaginaires qui s'ajoutaient à la saga du silence et de la solitude. Sa timidité n'expliquait pas tout. Ni sa peur, car il pouvait bien l'avouer, aussi loin qu'il remontait dans le temps, il se souvenait avoir toujours eu peur: peur du boucher qui aiguisait ses couteaux, peur du fusil que les hommes du village décrochaient pour célébrer la victoire aux élections, c'était compréhensible chez un gamin impressionnable, mais ce qui l'était moins, il aurait vendu son âme pour ne pas avoir à croiser sur la place de l'église Jean-Léon, le berger au pied bot. Et encore ! À qui aurait-il avoué qu'il craignait de s'endormir la nuit, convaincu que les cloches de

l'église ne faisaient pas que sonner l'heure, mais qu'elles donnaient le signal aux hommes du village réunis sur la place qui viendraient à la faveur de la nuit l'arracher à sa mère pour aller l'enfermer avec les ânes dans les ruines de l'ancien village, tout en haut du mont Avazéri? « À qui avoue-t-on ses hontes, dites-le-moi, vous qui avez appris à connaître les hommes? »

« Je m'étais mis en tête que si j'étais si différent des autres, c'était à cause du lait d'ânesse. Si j'étais fragile, si je collectionnais les virus au même rythme que les bleus sur les genoux, c'était à cause de ce maudit lait d'ânesse dont on avait abreuvé mon enfance. Allez donc savoir ce qui se passe dans la tête d'un enfant! » Une phrase mal comprise, un sourire qui contredit ce que les mots disent — « Du lait d'âne, c'est bon pour la santé; plus tard, tu comprendras que je ne pouvais pas faire autrement. » —, et le voilà prêt à croire la première sornette pour conjurer ses peurs! « Imaginez ma terreur quand mes dents se sont mises à tomber l'une après l'autre! » Et toi qui recueilles les paroles d'Antoine, tu ne peux t'empêcher d'évoquer, en y voyant une singulière apostrophe, la nouvelle sur laquelle tu t'échines depuis ton arrivée à Muro et que tu as l'intention d'intituler *La Dent d'Adam*, et tu te plais à imaginer que ton personnage pourrait être ici même, à ta propre place, à mi-chemin du *Sant'Partéo*, en train de monter rejoindre le troupeau d'ânes d'Antoine, Aurélien Lecompte qui devait ignorer jusqu'à l'existence même de ces espaces du cœur où évoluait la pensée d'Antoine, et tu comprends, toi qui recueilles avec ferveur les confidences d'Antoine, que tu ne seras jamais capable de mener à terme ton personnage. À partir du moment où tu avais acquiescé à la requête d'Antoine, tu devais bien te douter que *La Dent d'Adam* ne résisterait pas au choc de la comparaison.

À mi-chemin, vous vous étiez accordé une halte et, bien assis sur le muret de pierre, sous le châtaignier aux branches trop clairsemées pour en espérer une protection contre le soleil, vous aviez d'abord gardé un long silence recueilli en contemplant le coteau qui dévalait dans un méandre de clôtures de pierres maintenues en place par un lavis de plantes grimpantes qui conféraient à la pente une solidité inattendue.

« Vous allez prétendre que je n'en connais que le bout de mon nez et je ne saurais vous contredire sur ce point, mais ce n'est pas là

l'important, vous comprenez, il faut que vous sachiez que depuis l'âge de raison je n'ai jamais, pas un seul instant, cessé d'aimer les rues de Muro. » Oui, en fin de compte, c'étaient bien les rues de Muro, ces ruelles sans arbres, si étroites que la lumière y pénétrait comme de la poussière, qui lui avaient appris la beauté de la nature. C'est là qu'il avait grandi en grignotant des sucreries à deux sous qu'il chapardait à l'épicerie du village. La campagne autour avait beau être rutilante, avec ses schistes rosés et ses monts verdoyants, les rues de Muro, si rare qu'y fût la nature, lui avaient offert, dans les touffes d'herbes étoilées de fleurs parmi les tuiles et les crépis ou dans le reflet du printemps au creux d'une flaque d'eau, le témoignage d'une émouvante beauté qui le remuait encore aujourd'hui.

Une sueur grasse inonde son visage émacié de rides profondes qui se gonflent à chacune de ses paroles en vagues successives et enrobe son regard mobile d'une aura de douceur. Sur le muret de pierre, à mi-chemin du *Sant'Partéo*, sans âme qui vive aux alentours, Antoine revit pour toi ses souvenirs. Et ce qui depuis Muro monte comme un ruissellement d'eau, l'image lointaine des gens du village qui pérorent sur la place, semble battre la mesure de son cœur avec tout le relief de la vie. Mais bientôt, tu te lasses d'écouter Antoine et tu t'abandonnes au charme de cette mélancolie passagère qu'il t'arrive de temps à autre de goûter aux abords des quartiers populaires dans lesquels tu puises à pleines mains dans tes souvenirs d'enfance. Et voilà que tu te surprends à lui parler de ton enfance dans ce quartier populaire de Québec et des livres qui t'ont fait découvrir la beauté et que tu lisais à la cachette de tes parents, sans toujours en comprendre le sens, et qui devaient contribuer plus que tous tes voyages, à ton initiation. Dans l'ivresse de vos aveux, tu te sens alors emporté par un fond de tristesse qui ressemble à de la nostalgie.

Il aurait beau aller au bout du monde, c'est néanmoins ce village, avec ses maisons de torchis, ses arbres rares et ses rues étrangement misérables, donc, qui avait exercé sur sa façon de voir l'influence la plus déterminante. Mais toi, l'homme des livres, comprendras-tu que l'on puisse préférer une nature misérable aux paysages satinés comme des écoliers sages aux abords des bois de taillis ?

Qui donc es-tu pour juger ainsi de la beauté ? Souviens-toi des longues marches en compagnie de ton père dans les rues de

Limoilou, les matins d'été. Même aujourd'hui, alors que tu te recueilles dans la mémoire du berger Antoine, la source du bonheur que tu ressentais alors ne s'est pas encore tarie. Mais souviens-toi aussi que si puissant qu'avait pu être ton bonheur, tu n'aurais jamais osé en faire étalage devant tes compagnons de jeu, comme s'il avait recelé quelque chose de honteux.

Il avait vécu dans l'ombre de son complexe pendant des années, ne reculant devant aucun défi, recherchant les plus difficiles, refoulant ses angoisses et ses hésitations, afin de combler le fossé qui le séparait des autres enfants du village qui avaient eu la chance, eux, d'avoir goûté le lait de leur mère. « Chiche que tu sautes du pont génois les mains liées dans le dos ! Chiche que tu donnes un coup de pied au cul du taureau de Jean-Baptiste ! Chiche que tu passes la nuit dans la grotte sous l'église, sans aucune lampe pour t'éclairer ! Chiche que tu embrasses Maryline sur les lèvres ! Chiche ! Chiche ! » À chaque occasion, il avait dominé ses craintes, mais la nuit venue, sa force et son courage étaient retombés et il avait revécu avec une indicible terreur chaque moment de ses exploits. Bien sûr, il avait réussi à sauver la face, « croyez-moi, cela exigeait toute une discipline », du reste, il en portait encore aujourd'hui les profondes cicatrices comme des signatures indélébiles que son enfance avait apposées sur son âme. Comment serait-il parvenu à oublier les quolibets dont il était l'objet et les remontrances exaspérées de sa mère quand elle le voyait revenir à la maison, les vêtements en lambeaux mais fier d'en avoir mis plein la gueule aux autres enfants du village ? « Tu me tues, Antoine ! Il n'y a rien à faire, quand tu t'y mets, tu es plus têtue qu'un âne ! »

« Et pourtant, me croiriez-vous si je vous disais que c'est grâce aux ânes si je suis encore en vie ? Autrefois, vous savez, tout ce que vous voyiez autour, c'étaient des champs cultivés ; on y montait par le même sentier, sauf qu'il était alors plus large et mieux entretenu : il fallait tout transporter à dos d'âne. »

Debout au pied du châtaignier, Antoine revit ses souvenirs avec autant de netteté que des cailloux au fond de l'eau. Et dans son regard rien n'a changé. Le *Sant'Partéo* n'est pas encore rongé par l'exubérance d'une nature qui n'obéit plus qu'à son caprice. Il revoit les chemins et les clôtures empierrés, mais surtout il voit les ânes grimper jusqu'au faite avec des chargements encombrants

comme une montagne, malgré la fournaise des étés torrides. Et il entend les injures des paysans qui roulent le fouet sur la croupe de leur âne; et il revoit l'écume blanche jaillie de la bouche d'un âne qui croule sous son fardeau trop lourd, et Jean-Léon, ivre d'une fureur meurtrière qui frappe son âne à tour de bras plutôt que de le libérer de son licol, et l'âne qui glapit comme une truie, et Jean-Léon qui s'enfonce dans sa colère insensée.

Antoine avait vu la bête rouler sur les genoux, affaissée sous la douleur autant que sous l'effort, et il lui avait semblé que c'était une partie de lui qui s'abîmait aux pieds de Jean-Léon, et que la longue plainte de l'âne terrassé le rejoignait dans le cri qui montait mourir dans son âme. C'était plus qu'il n'en pouvait supporter. Du haut de ses quinze ans, Antoine s'était élancé.

Quand Antoine avait repris conscience, c'est le silence qui l'avait accueilli, en contrebas du sentier, parmi les rochers et les ronces. Autour de lui il n'y avait plus de trace de vie. Seuls le ruissellement lointain du torrent et les feuilles des châtaigniers dans leur balancement inlassable trahissaient l'immobilité du crépuscule. Puis un vent aigre lui avait piqué la peau, achevant de dissiper sa torpeur. Il avait essayé de bouger, mais la douleur l'avait aussitôt plié au sol. Alors il avait crié, mais seul le vol soudainement accéléré des oiseaux avait semblé sensible à son appel. Puis la peur, froide et sournoise, avait commencé d'ouvrir ses tenailles. La lutte commençait qui allait le voir épier chaque bruissement parmi les épines et les feuilles, interrogeant les mouvements du ciel dans l'espoir d'y reconnaître le signe que l'on montait à son secours. Il avait fini par s'endormir.

Il aurait été en peine de dire si c'était le mouvement brusque dans les broussailles qui l'avait arraché une seconde fois à sa torpeur ou si c'était l'impression qu'il n'était plus seul et que l'on venait à sa rencontre. Il avait vu un âne sortir des broussailles en titubant, celui qui avait essuyé la fureur mesquine de Jean-Léon, et s'approcher de lui, en cherchant maladroitement à assurer son pas. Et c'est alors que leurs regards s'étaient croisés.

« Il est venu jusqu'à moi, puis il a levé son mufle et alors je l'ai regardé dans les yeux, et dans son regard, vous allez vous moquer, vous qui venez de si loin, oui dans son regard il y avait quelque chose d'humain. C'était insensé. Pendant toutes ces années, j'avais

maudit mon sang d'ânesse, et voilà que cet âne blessé oubliait ses propres blessures pour venir à mon aide. Je le regardais et dans son regard, il y avait plus de bonté et de compréhension que je n'en avais jamais vu, même dans celui de ma propre mère. C'est à partir de ce moment-là que j'ai commencé à préférer la compagnie des ânes à ceux de mes camarades. »

Et toi qui le regardes se couler dans ses souvenirs comme dans une eau triste, tu te penches sur les terres ingrates du *Sant'Partéo* comme sur les vestiges d'un monde révolu qui n'a guère plus de consistance aujourd'hui qu'une feuille de papier blanc. Bien sûr, les temps ont changé, on vit mieux, personne n'aurait l'idée de cultiver pareilles terres de roches, mais avec la pauvreté, c'était une partie de la vérité des êtres qui avait été laissée en friche. Et tu penses à Aurélien Lecompte, ce personnage de fonctionnaire planqué dans ses émotions que tu as décidé de laisser en plan parce qu'il te ramène infailliblement à tes années de pauvreté dont tu conserves au fond de ton cœur un écho de la haine qu'elles t'ont longtemps inspirée, non pas, évidemment, la grande misère qui se loge dans des taudis poisseux, mais la misère de cette petite bourgeoisie qui s'oblige aux pires sacrifices pour sauver les apparences.

Imagine ! Des années à envier tes camarades, à crever de jalousie devant les livres qu'ils pouvaient se procurer, sans jamais donner cours à ton ressentiment. Même aujourd'hui, alors que tu connais une relative aisance, ta haine pour la misère, avec ses reliefs de tapis usés et de peintures écaillées, n'a pas diminué. En auras-tu donc jamais fini avec ces années de vie médiocre ? Enfant, tu en avais voulu à tes parents de t'avoir mis au monde. Aujourd'hui encore, quand tu te surprends à penser à ton père, un homme chauve qui empestait le mauvais tabac, tu ressens la même honte de le voir, tel qu'il était, devant tes camarades. Et tu as toujours aussi honte de la bassesse de ton cœur, toi qui as eu honte de ton propre père.

Tu t'apprêtes à reprendre ta route derrière Antoine jusqu'au plateau où paissent ses ânes dans un état quasi sauvage. Et pendant que ton regard court une dernière fois sur les pentes molles du *Sant'Partéo*, tu es déjà loin des confidences d'Antoine ; tu es parti à la rencontre de l'enfant qui monte vers toi et qui est ton père, et tu revis tes années de haine. Mais plus encore que ton existence médiocre, c'est l'habitude du mensonge qu'engendre la misère que tu hais de

toutes tes forces. Tu avais si souvent vu tes parents mentir pour sauver les apparences que tu ne leur avais plus cédé en rien pour ce qui est de mentir : un cahier à acheter à l'école, une collecte pour les pauvres, une excursion au zoo. Tu mentais pour tout et rien, avec un aplomb et une roublardise qui te sidéraient toi-même. Le mensonge était devenu pour toi une seconde langue : c'était ta façon de t'échapper, ta façon de donner un nom et un visage à ton désir de te grandir. C'était une question de survie — mais à cette époque, pour toi, tout était une question de survie —, « tu mens comme tu respires », disait ta mère, et c'était vrai, le mensonge était devenu ta respiration, tu y trouvais ta dose d'oxygène dans un monde où tu étouffais. Tu retirais un plaisir immense de savoir que tu pouvais te tirer de n'importe quel faux pas sans jamais en devoir assumer la gravité.

Mais ta satisfaction n'avait jamais été aussi intense que lorsque tu avais pris conscience que tes mensonges avaient l'heur d'humilier ton père. À partir de ce moment-là, tu avais souhaité inventer des mensonges si énormes et si grossiers, si inconséquents, qu'un seul d'entre eux aurait suffi à porter un coup fatal à ce père qui t'avait engendré dans la misère. Reconnais-le, tu n'étais pas très différent des voyous qui traînaient dans les rues, tout en rêvant d'un illusoire destin de caïds.

En finit-on jamais avec ses haines ? On croit s'en être affranchi et voilà qu'elles nous interpellent au moment où on s'y attend le moins. Haine du mensonge, haine de la misère, haine de la haine, quelle qu'elle soit ! Tu en étais venu à exécrer la haine de la misère elle-même. Pourtant, tu ne pouvais pas prétendre n'avoir jamais connu d'instant de bonheur, mais aucun n'avait atteint l'intensité requise pour parvenir à te désencombrer de tes peurs. Ose seulement nier qu'en écoutant la confession d'Antoine sur le mont *Sant'Partéo*, au-dessus de Muro, tu ne sentais pas sourdre en toi la vieille haine de la misère ! Tu vois, il suffit d'un rien pour que ton vieux fond de haine refoule tout autre sentiment. La haine a pendant si longtemps oppressé ton cœur qu'elle s'y est imprimée comme un sceau indélébile. Aujourd'hui encore, tu ressens toujours aussi vivement le même effroi moral devant le spectacle de la misère. Bien sûr, ton travail d'écrivain a fini par imprégner ton esprit de multiples nuances, mais tout au fond de toi ta sensibilité est restée celle d'un fils de fonctionnaire engendré par la misère de la petite bourgeoisie, une misère qui, bien plus que celle des classes populaires, doit s'accommoder du mensonge.

Vous aviez repris la route et dans le jour qui tombait on n'entendait plus que le braiment dissonant des ânes. Tu marchais dans les pas d'Antoine le long du sentier pierreux qui épouse la ligne sinueuse des champs laissés à l'abandon. « Si c'est pas une pitié. Je sais bien que les temps ont changé et que les jeunes sont plus instruits, mais si c'est pour rester au village à toucher le chômage, où est le profit, je me le demande ? Mais qui suis-je pour parler en mal de l'école, allez-vous me répondre. Et vous n'aurez pas tort. Vous savez, moi, les chiffres, les dates, les formules... tout ce que j'ai appris d'inutile, c'est à l'école que je l'ai appris. »

Entre les murs gris de l'école, parmi le bruissement des oliviers et l'aigreur des vents, Antoine avait connu la souffrance et la solitude. « L'école pour moi, c'était comme aller au suicide. La maîtresse me faisait la vie dure. Elle ne ratait pas une occasion pour me narguer devant mes camarades. Et pourquoi se serait-elle gênée ? Je lui servais les prétextes sur un plateau d'argent : j'avais des notes misérables, je passais mes journées à rêver en contemplant le *Sant'Partéo*. Vous qui avez vu le monde, pouvez-vous comprendre que, pour moi, le *Sant'Partéo*, c'était le bout du monde ? Pendant mes années d'école, vous n'avez pas idée comment j'ai haï mes professeurs. À présent encore... non, je crois bien avoir fini par oublier mes vieilles rancunes, mais il faut dire les choses comme elles sont : mes années d'école ont été pour moi un véritable cauchemar. Pourtant je n'étais pas vraiment malheureux, non, j'étais seul. Chaque jour de plus en plus seul. L'école m'aura au moins appris ça : supporter la solitude. »

Et ce n'est pas sans ironie que tu entends Antoine, le berger quasi illettré, rejoindre tes propres réflexions sur l'école, lui qui n'a pour ainsi dire fait aucune étude et qui depuis quinze ans a vécu presque exclusivement en compagnie des ânes. Pour toi, l'école avait été ton *Sant'Partéo*, ta bouée de sauvetage pour échapper à la misère. Et si tu avais souvent été tenté d'abandonner tes études, à chaque fois la perspective d'un avenir de misère sur lequel planait l'ombre de ton père t'avait empêché de passer à l'acte. Souviens-toi, même à la sortie de l'université, la menace de la misère n'avait pas cessé de t'oppresser.

Cela ne t'avait pas empêché de détester le collège où ton père avait tenu à t'inscrire et où, dans une sorte d'esprit de vengeance,

tu t'étais fait un point d'honneur à n'éprouver aucun intérêt pour les cours, tout ce petit savoir inutile que les bons pères eudistes distillaient avec une arrogance à peine déguisée. Le travail n'était pas forcément pénible. Non, le plus difficile avait été de parvenir à oublier l'évidence que c'était un savoir complètement inutile. D'ailleurs tu n'as jamais tant haï l'espèce professorale qu'au collège. Bien sûr, pris individuellement, tes maîtres n'étaient pas des méchants hommes, mais sitôt installés, du haut de leur autorité, dans la salle de classe, ils devenaient tous, les uns autant que les autres, de véritables tyrans. Tous les moyens étaient bons pour inoculer dans l'esprit des élèves leurs propres préjugés. Les humiliations que tu y as subies ne se comptent plus. Heureusement que tu avais l'amour-propre des têtus pour te protéger. Et le pire, c'est qu'ils ont eu le meilleur sur toi. Imagine ce que tu serais devenu s'ils ne t'avaient pas réduit à un état de révolte permanent contre toute forme d'autorité ? Tu aurais fini, comme n'importe quel voyou, par ne plus faire aucun cas de toi.

Qui sait, peut-être qu'Antoine a conservé, lui aussi, au fond d'une boîte de chaussures, quelques vieilles photos sur lesquelles on peut voir un gamin à l'air souffreteux, avec une tête disproportionnée et des yeux trop brillants qui lui mangent la figure ?

Mais au nom de quel ressentiment et de quelle obscure rancune contre toi-même viendrais-tu aujourd'hui te plaindre d'avoir étudié à l'école de la solitude ? Sans quoi ta vie aurait été encore plus pénible qu'elle ne l'est aujourd'hui. Ton rêve s'est réalisé : tu es l'auteur d'un certain nombre de livres, mais en fin de compte, tout ce que tu as gagné, c'est une solitude encore plus profonde. Alors ne viens pas te plaindre d'avoir trop rapidement fini par prendre ton parti de la solitude, tu sais bien qu'il n'y a rien d'autre à faire que d'en prendre ton parti. Néanmoins, te serait-il aujourd'hui permis de retourner vingt ans en arrière, dans ce collège qui t'a tant tourmenté, les ormes qui bordaient le terrain de sport emprisonneraient toujours dans leurs cimes maussades le triste bruissement du vent.

Heureusement, tu avais trouvé refuge dans la lecture. Pourrais-tu seulement faire le décompte de toutes les nuits où tu as veillé, penché sur un livre ? Souviens-toi ! Tu dévorais tous les livres qui te tombaient sous la main ; tu lisais partout, dans ton lit, dans l'autobus et même en marchant dans la rue. Aujourd'hui encore, il

t'arrive de rire ou de pleurer sur les pages d'un livre avec la même ferveur que celle que tu mettais à explorer le territoire de liberté que t'ont révélé tes premières lectures. Chaque livre devenait prétexte à des métamorphoses; tu t'incarnais dans chaque personnage. C'était ta revanche sur la solitude.

Et chaque livre a façonné ton âme; l'homme que tu es devenu a tout appris des livres. Tu ne cherchais pas à fuir le monde. Au contraire, c'est pour connaître le monde que tu apprenais la vie dans les livres: tous ces gens qui n'étaient que des silhouettes furtives croisées dans les rues, pour avoir accès à leur âme, pour connaître leurs passions, leurs haines, leur vanité, tu n'avais rien trouvé de plus efficace que les livres. Même parmi les femmes dont tu t'es épris, aucune ne t'en a appris davantage que tes livres sur la beauté de la femme.

Tu marches dans les pas d'Antoine à l'appel des ânes qui troue le silence et tu te surprends alors à évoquer avec nostalgie le froissement d'un livre que longtemps tu as porté contre ton cœur — c'était une édition de poche de *La Vingt-Cinquième Heure* que tu t'étais procurée chez un bouquiniste. Tu ignorais alors que sa lecture te laisserait, après des angoisses effroyables, au bord d'un désespoir sans fond. Tu sortais de l'enfance, la vie ne t'avait pas préparé à pareilles confrontations. Imagine! Pendant des nuits et des nuits, tu n'avais pu trouver le sommeil, tu étais complètement obsédé par l'image de l'homme que l'on rouait de coups, et tu avais ressenti dans ton âme chacun des coups qui pleuvaient sur son corps humilié, chaque morsure du métal, depuis la brûlure incisive des baguettes les plus fines jusqu'aux plus lourdes qui écrasaient les os comme des mottes de terre, chacune allait creuser ton âme d'une ride indélébile.

Avant de perdre conscience sous la protection de l'âne mutilé de Jean-Léon, est-ce qu'Antoine avait entendu, lui aussi, sonner le tocsin de la vingt-cinquième heure? Et à son réveil, savait-il qu'il ne trouverait plus de consolation qu'auprès des ânes? Chacun deviendrait une mémoire; chacun témoignerait de son regard sur le monde. Il apprendrait à connaître les hommes à travers ses ânes, la beauté comme la faiblesse, le courage comme la trahison. Les ânes lui apprendraient à survivre dans un monde d'hommes pour lequel il éprouvait aujourd'hui encore une haine d'étranger.

« Cathy, il ne faut pas lui en vouloir, c'est l'âge, elle est presque aveugle, vous comprenez, à force de ne pas voir plus loin que le bout de son nez, elle est devenue bête. »

« Elle était la patronne, là-haut, c'était la plus vieille, vous savez, il y a une hiérarchie. Alors, quand les choses ne faisaient pas son affaire, elle tournait le derrière et vlan! ses pattes filaient. Les autres n'avaient qu'à se tasser. »

« Hier, j'ai dû m'en mêler. Avec la sécheresse, la nourriture se fait rare, aussi je leur donne un peu de paille. Elle voulait tout garder pour elle. J'ai été obligé de la frapper, pas très fort, je lui ai soulevé la tête et je lui ai donné quelques tapes sur la cuisse en lui disant: « Mange à ta faim, Cathy, mais laisses-en pour les autres. » Elle était furieuse. Je l'avais humiliée. Elle a cessé alors de manger, puis elle est allée boudier à l'écart du troupeau. »

« Quand je l'ai vue s'affaïsser au milieu de l'étang, j'ai tout de suite compris qu'elle ne se laisserait pas faire. Elle n'avait aucune chance de s'en sortir: elle se débattrait, gaspillant inutilement ses dernières forces afin d'échapper à l'étau qui la couchait dans la vase. Elle ne pouvait pas partir en douceur, vous comprenez, c'était plus fort qu'elle, elle se sentait obligée de se battre jusqu'à ce que la mort vienne tout interrompre. Quand je l'ai vue s'enliser au milieu de l'étang, j'ai su qu'il n'y avait rien d'autre à faire que d'abrèger ses souffrances. Je lui devais bien ça. Alors, j'ai pris le fusil et puis après je suis descendu chercher de l'aide au village. »

Du haut du plateau, tu peux apercevoir les arbres de la place de l'église à Muro ainsi qu'un tronçon de la rue sur laquelle le jour tombe comme une pluie fine. Et plus loin, dans le prolongement de l'étang, une mer assombrie par le moutonnement des vagues te remplit les yeux.

Puis tu vois Antoine s'avancer dans l'eau et les ânes se taisent. Dans la lumière déclinante, le *Sant'Partéo* t'apparaît comme un lieu d'un calme et d'une beauté infinis où croissent des plantes éternellement vivaces parmi des sources inépuisables et où les hommes échappent pour toujours à la vieillesse. Tu t'avances à ton tour dans l'eau bourbeuse et dans ton esprit l'image des derniers instants de Cathy et de son combat dérisoire contre la mort s'estompe pour faire place à celle d'une bête affaiblie par la douleur qui avait trouvé la force d'accueillir contre son flanc protecteur un enfant terrorisé.

Depuis la vallée, tu entends le clocher de Muro appeler la fin du jour. Tu regardes Antoine soulever le train arrière de la bête. La nuit sera longue, et lourde la dépouille de Cathy sur le chemin du retour. Mais qu'il s'agisse de vivre ou de mourir, tu le sais, l'homme reste toujours un fardeau pour l'homme.

Muro, le 20 juillet 1989 **XYZ**



collection « Romanichels »
dirigée par André Vanasse

Avec *L'Hiver de pluie*, Lise Tremblay fait une entrée remarquée sur la scène littéraire québécoise. Enfin une voix féminine qui raconte, sur un ton totalement nouveau, à la fois prenant et profond, le grand vertige de la solitude.



114 p., 14,95 \$

« Un premier roman dur et tendre, des personnages éperdus, une écriture limpide, Lise Tremblay fait son entrée en lettres. Bienvenue. »

Luc Boulanger, *Voir*

« Les mots simples et le ton de Lise Tremblay conviennent bien à ce désespoir de vivre qu'elle a voulu raconter. »

Lucie Côté, *La Presse*